

Bâtisseurs de l'économie autochtone

avril 2002 – n° 1

Harold Alfred

Un artiste aux multiples talents façonne le verre et l'or

par Ruth McVeigh

Située à Victoria, en Colombie-Britannique, la maison de **Harold (Jackson) Alfred** passe difficilement inaperçue. De fait, elle arbore un immense et remarquable vitrail suspendu à la fenêtre de sa devanture. En concevant cette œuvre originale, M. Alfred affiche fièrement ses origines autochtones. Artiste aux multiples talents, il ne fait pas que créer des vitraux; il est un joaillier doublé d'un sculpteur expérimenté. De fait, il réalise des sculptures en bois; au nombre des œuvres qui lui ont été expressément demandées figure un mât totémique, que s'est offert la Ville de Duncan, en Colombie-Britannique.

Il y a maintenant plus de 10 ans, M. Alfred a choisi de travailler aux côtés d'un associé, qui l'aide dans la conception de vitraux. Son partenaire : **Kirby (Buzz) Rivest**, un résident de Victoria, qui travaille le verre depuis plus de 30 ans. Lorsque leur génie créateur est à l'œuvre, les deux complices stimulent mutuellement leurs talents et leur imagination. À l'heure actuelle, ils sont à concevoir une énorme fenêtre agençant merveilleusement bien vitrail et briques de verre. De cette œuvre, il se dégage une magie particulière attribuable aux propriétés du verre. Et ce même charme s'exhale des abat-jour en vitrail, qui font la réputation de M. Alfred. À la lumière du jour, par exemple, l'abat-jour revêt une teinte noire et laisse apparaître la silhouette d'un saumon. Par ailleurs, à la lumière artificielle, on voit jaillir une féerie de tons de vert et de bleu océan.

Né en 1953 au sein de la Première nation 'namgis, à Alert Bay, Harold Alfred est membre du peuple kwakwaka'wakw (kwakiutl). S'étant épanoui dans un environnement bondé de sculpteurs et d'autres artistes de grand talent, il n'a étonné personne lorsqu'il a opté pour une carrière artistique. Même si les motifs qu'il conçoit sont inspirés de la tradition autochtone,



Un des remarquables vitraux créés par **Harold Alfred**

il s'efforce d'adopter un style qui lui est propre et se fixe toujours des exigences élevées. Le logo qu'il a imaginé pour son entreprise représente l'oiseau de tonnerre, symbole de ses racines 'namgis.

Possédant une solide formation, M. Alfred est diplômé du programme des beaux-arts, offert au Malaspina University-College, à Nanaimo. De plus, il a enrichi son curriculum vitæ en suivant des cours avec Tony Hunt, artiste renommé de la côte Nord-Ouest et membre du peuple kwagwulth. Enfin, il a étudié le dessin, technique au cœur de la sculpture, en plus d'acquérir les notions fondamentales de la joaillerie.

À partir de l'or et de l'argent, M. Alfred fabrique des pièces de joaillerie uniques, notamment des alliances, des pendentifs, des bagues, des bracelets, des colliers et des broches. Chacune de ses créations témoigne de son respect des traditions et du plaisir qu'il éprouve à s'aventurer hors des sentiers battus, combinant le métal et divers matériaux, tels que des coquilles d'ormier et de dentale.

Pour faire graver ses dessins sur des pièces de cuivre, Harold Alfred sollicite la collaboration de **Adolf Oetter**, un apprenti ferronnier qualifié.

« **Un artiste aux multiples talents...** »
suite à la page 3

Les arts

Dans leurs œuvres, les artistes se plaisent à représenter le passé, le présent, l'avenir... et l'idée du possible. De nos jours, les artistes autochtones sont des gens d'affaires qui prennent en main leur destinée, tant sur le plan financier qu'au point de vue artistique.

En vedette

Harold Alfred
(Colombie-Britannique)

1

Sweet Grass Records
(Saskatchewan)

2

Ted Longbottom (Manitoba)

3

The Centre for Indigenous Theatre (Ontario)

4

Kehewin Native Performance & Resource Network (Alberta)

5

Sonny MacDonald
(Territoires du Nord-Ouest)

6

RAS Fine Arts
(Colombie-Britannique)

7

Brenco Media
(Colombie-Britannique)

8

Michael Lonechild
(Saskatchewan)

Portrait

Consultez notre base de données rassemblant des histoires de réussite des Autochtones, à l'adresse www.ainc-inac.gc.ca (cliquez sur *Salle des nouvelles*).



Sweet Grass Records

En avant la musique

par Edwinna von Baeyer

La petite entreprise qui était initialement considérée comme un passe-temps en 1993 a conduit **Darlene** et **Ted Whitecalf** au cœur de l'industrie de la musique autochtone. Établie à Saskatoon, la maison de disques Sweet Grass Records a pour vocation première de produire des enregistrements de qualité supérieure mettant en valeur la musique traditionnelle : celle des pow-wow et des rondes.

Cri issu de la réserve Sweetgrass, en Saskatchewan, Ted Whitecalf était directeur du service de l'audiovisuel au Saskatchewan Indian Cultural Centre, à Saskatoon. Ainsi, il possédait un impressionnant bagage de connaissances de la musique traditionnelle. Darlene Whitecalf, une Chippewa de la Première nation de Thames, en Ontario, exerçait pour sa part la fonction de conseillère en psychologie. La maison de disques que le couple a fondée fait aujourd'hui la promotion d'environ 40 groupes, des Red Bull aux Whitefish Jrs. en passant par les Red Dog et les Stoney Park. L'entreprise a mis à peine huit années à devenir un chef de file de la musique autochtone.

Selon M^{me} Whitecalf, la percée rapide de Sweet Grass Records dans l'industrie musicale est attribuable au fait que quelques disques mis en marché par l'entreprise ont tout simplement fait fureur. « Le public était avide de musique et était en quête d'enregistrements de qualité », ajoute-t-elle. C'est alors que les appels téléphoniques ont commencé à s'enchaîner, d'autres groupes aspirant à voir apposer sur leur disque l'étiquette

Sweet Grass Records. Deux années se sont écoulées, puis les dirigeants de l'entreprise ont cru bon de quitter l'emplacement original pour occuper un comptoir public. De là, les disques sont enregistrés, emballés, mis en marché et distribués.

Sweet Grass Records n'aurait peut-être pas connu une telle notoriété si ce n'était de la contribution de deux grands noms de l'industrie musicale : Buffy Sainte-Marie et EMI Music Canada. De fait, Buffy Sainte-Marie a tendu la main à l'entreprise de bien des façons; elle a notamment fait participer à ses propres disques divers groupes faisant affaire avec Sweet Grass Records. De son côté, EMI Music Canada a participé à la distribution des disques, a conclu un important contrat de licence avec l'entreprise et a mis M. et M^{me} Whitecalf au fait des subtilités des contrats.

Dès le départ, le couple a misé sur la qualité des enregistrements et sur la présentation du produit pour bâtir son succès. Lorsqu'on demande à M^{me} Whitecalf les autres atouts que l'entreprise avait en main pour se retrouver sur le chemin de la réussite, elle répond : « Il faut être disposé à travailler sans compter les heures. » À cela elle greffe quelques autres impératifs : recourir aux services d'un comptable compétent, être en mesure de flairer le talent et savoir où concentrer ses efforts. La plupart des groupes avec lesquels Sweet Grass Records fait affaire sont déjà affiliés au circuit des pow-wow.



Ted Whitecalf est cofondateur de Sweet Grass Records.



Aujourd'hui, l'entreprise respire la prospérité, ses enregistrements ayant fait la conquête du Canada, des États-Unis et de l'Europe. Bien que Ted et Darlene Whitecalf aient choisi de dissoudre leur

mariage, le divorce n'a en rien ébranlé leur partenariat en affaires. Par ailleurs, deux des quatre enfants du couple, **Pamela** et **Carol**, se sont montrées intéressées à prendre la relève de l'entreprise. Le groupe Little Island Cree s'appretant à lancer leur tout dernier disque intitulé *Indian Country*, c'est à Pamela qu'a été confiée la conception de la pochette. En 2000, lors des Canadian Aboriginal Music Awards, cette pochette a été jugée comme celle s'étant le plus démarquée entre toutes, glorifiant ainsi le talent de Pamela. Tout en poursuivant ses études universitaires, Carol veille à remanier le site Web de l'entreprise et s'emploie à accomplir diverses tâches administratives.

À ce jour, Sweet Grass Records a été mise en nomination à cinq reprises lors des prix Juno. Par ailleurs, on a vanté ses mérites dans de nombreux articles qu'ont publiés des magazines spécialisés, dont la très influente revue *Billboard*. Depuis le lancement des Canadian Aboriginal Music Awards, Sweet Grass Records n'a jamais gardé l'incognito. Qui plus est, en 2000, l'entreprise était en lice pour sept prix dans quatre catégories différentes et a été l'heureuse élue pour trois d'entre eux. En 2001, Ted Whitecalf a été lauréat de deux distinctions : il a été récompensé pour avoir consacré sa vie à la musique autochtone et s'est aussi vu remettre le prix de l'industrie musicale.

Toujours animés d'un esprit d'entreprise, les deux partenaires jettent maintenant leur dévolu sur d'autres styles de musique autochtone. D'ailleurs, un disque de blues s'ajoutera bientôt à leurs réalisations.

Visitez le site Web de Sweet Grass Records à l'adresse www.sweetgrassrecords.com ✨

Voici le premier numéro de *Bâtisseurs de l'économie autochtone*. Le nom du bulletin et sa présentation visuelle ont été modifiés de manière à refléter la prospérité de l'économie autochtone. Vous pourrez continuer à lire des bonnes nouvelles au sujet des gens d'affaires autochtones, des partenariats et des réalisations visant à stimuler le développement économique. Si vous êtes intéressé à lire ou à relire des articles publiés dans des numéros précédents de *Cercles de lumière*, consultez notre base de données consacrée aux histoires de réussite, à l'adresse www.ainc-inac.gc.ca (cliquez sur Salle des nouvelles).

Ted Longbottom

Des récits et des chansons qui font l'éloge des ancêtres métis

par Wendy MacIntyre

Ted Longbottom est un auteur-compositeur-interprète et un conteur métis qui a la cote auprès des critiques. De fait, le quotidien *Winnipeg Free Press* l'a affublé du titre de « poète non officiel du Manitoba », tandis que Philly Markowitz, l'animateur de *Roots and Wings*, une émission diffusée sur les ondes de la radio de la Société Radio-Canada, l'a décrit comme une future légende canadienne.

De tels éloges alimentent le désir de M. Longbottom d'atteindre les objectifs dont il fait mention dans ses chansons et ses récits d'une grande intensité relatant les 200 ans de l'histoire des Métis. « Je souhaite rehausser l'image de nos ancêtres », déclare-t-il pour expliquer sa volonté de revigorer la fierté qu'éprouvent les Autochtones envers leur patrimoine.

On dit de sa riche voix de baryton qu'elle s'apparente à celle de feu Stan Rodgers, le populaire chanteur de ballades canadien. M. Longbottom et le groupe qui l'accompagne charment le public avec des airs canadiens exclusifs, mettant en harmonie les rythmes autochtones, les giges celtiques et le branle écossais.

Intitulé *Longbottom*, le premier disque que l'artiste a produit regroupait 12 chansons exaltant les mérites des commerçants, des chasseurs de bisons et des anciens combattants métis. Pour M. Longbottom, c'était sa façon d'honorer leur courage, leur esprit aventurier, leurs compétences, leur dur labeur et leur ténacité. Ted Longbottom et son oncle, **Greg Pruden**, enseignant et historien, ont fusionné leurs talents pour écrire des chansons.

Partout au Canada, aux États-Unis, en Australie et en Irlande, les stations radio de musique folk égaient les ondes en proposant certains extraits du disque de Tom Longbottom. De plus, les séries télévisées *Quest for the Bay* et *Great Canadian Rivers*, présentées respectivement sur les chaînes History

et Discovery, font la promotion des œuvres musicales composées par l'artiste. Désireux de rendre hommage aux Métis anglophones de la rivière Rouge, Tom Longbottom a préparé un deuxième disque, baptisé *River Road*, qu'il mettra sur le marché en 2002.

Aujourd'hui résidant à Selkirk, au Manitoba, M. Longbottom est monté sur scène à maintes reprises, explorant du coup les quatre coins du pays. Il a notamment déployé ses talents au Harbourfront Centre de Toronto, lors du Winnipeg Folk Festival et sur la colline du Parlement à l'occasion de la fête du Canada. De tous les groupes devant lesquels il se donne en spectacle, les enfants demeurent sans contredit son public de prédilection. C'est pourquoi M. Longbottom s'est consacré à la conception d'un programme scolaire divertissant, qui vise à raconter aux jeunes l'histoire de l'Ouest canadien selon une perspective autochtone. Dans le cadre de ce programme, appelé *Buffalo Tales*, il a préparé des chansons et des récits. Vêtu d'un costume métis traditionnel, il visite les écoles et participe à des festivals pour les jeunes partout au Canada afin de faire revivre l'époque de la traite des fourrures. Il peut difficilement cacher la joie qu'il ressent lorsque, à la fin de son spectacle, des jeunes autochtones l'abordent pour chanter les louanges de leurs richesses patrimoniales.

Même si M. Longbottom a le sentiment que la musique a toujours fait partie intégrante de sa vie, ce n'est qu'en 1997 qu'il a choisi de faire de ce passe-temps une carrière à temps plein. Le désir de suivre cette vocation a été éveillé lorsqu'il était conseiller au sein du système judiciaire manitobain.

M. Longbottom jouait alors l'intermédiaire entre les détenus autochtones et la Fraternité des autochtones, un organisme qui encourage les prisonniers autochtones à rester en contact avec leur culture. Les détenus lui ont souvent demandé pourquoi, avant de se retrouver



Par les chansons qu'il écrit, **Ted Longbottom** espère revigorer la fierté qu'éprouvent les Autochtones envers leur patrimoine.

en prison, ils ignoraient à peu près tout de leur patrimoine. « Ils me demandaient : "Pourquoi le patrimoine ne nous est-il pas raconté lorsque nous sommes jeunes?" Cette question vient encore me hanter aujourd'hui », avoue-t-il.

Grâce à son programme *Buffalo Tales*, à ses disques, à sa participation à des festivals et à son site Web, qui propose des liens vers d'autres sites portant sur la culture et l'histoire des Métis, M. Longbottom s'applique à sensibiliser le plus grand nombre de personnes possible aux réalisations et à la culture de ses ancêtres.

Pour obtenir plus de renseignements, visitez le site Web de Ted Longbottom à l'adresse www.mts.net/~tlongbot ✪

« Un artiste aux multiples talents... »
suite de la page 1

Ensemble, les deux artistes produisent de magnifiques bols en cuivre ornés de motifs traditionnels. Ces œuvres font la fierté d'une foule de galeries réputées à l'échelle nationale.

En cherchant à créer de nouveaux motifs et à les mettre à profit de façon novatrice, M. Alfred a fait naître une activité commerciale prospère. Dernièrement, il s'est allié avec une femme résidant à Vancouver, qui se montrait intéressée à imprimer ses motifs sur des chemises et même à les faire graver sur des objets de verre. Ces œuvres pourraient ensuite être offertes à titre de cadeaux d'entreprise.

Enrichi de créations de toutes sortes, le portfolio artistique de M. Alfred est fort impressionnant. En ce moment, l'artiste s'emploie à produire des œuvres sur mesure. Il projette également de consigner l'ensemble de ses œuvres dans un catalogue, qu'il ajoutera à son site Web actuellement en construction. Pour l'instant, vous pouvez communiquer avec M. Alfred par courriel à l'adresse hjalfred@sprint.ca ✪

Accueillir une nouvelle génération d'acteurs autochtones

par Richard Landis

James Buller caressait un rêve. Membre de la Première nation Sweetgrass, en Saskatchewan, il l'a concrétisé en donnant le jour à la Native Theatre School au début des années 70. De cette façon, il a pu créer un environnement propice à l'éveil du talent créateur des Autochtones et à l'éclosion d'une nouvelle génération d'auteurs, de comédiens et de metteurs en scène.

L'héritage de James Buller se perpétue aujourd'hui par le truchement de l'Indigenous Theatre School. Sous l'égide du Centre for Indigenous Theatre à Toronto, l'école propose un cours d'introduction à l'art dramatique, à la suite duquel les élèves se voient offrir la possibilité de poursuivre leur formation en s'inscrivant à un programme d'une durée de deux ans.

« Ouvert aux personnes d'ascendance autochtone de toutes les régions du globe, le programme d'art dramatique se veut une intéressante initiation au domaine artistique. Dans le cadre de notre travail, nous tentons aussi d'aider les élèves à décider s'ils ont ce qu'il faut pour embrasser une carrière dans les arts de la scène », explique **Jani Lauzon**, directrice artistique du Centre for Indigenous Theatre.

C'est dans cette optique que les dirigeants du centre ont choisi d'offrir un programme intensif axé sur divers aspects liés aux arts : l'écriture dramatique, le jeu théâtral, les techniques de clown, la comédie improvisée, la chorégraphie contemporaine, la danse, la manipulation de marionnettes, la diction et l'interprétation des œuvres shakespeariennes.

« La formation que les élèves reçoivent n'a rien de facile, à l'image de celle menant à n'importe quelle carrière artistique, prévient M^{me} Lauzon. Il s'agit là d'un domaine qui n'offre aucune garantie. »

Nonobstant l'incertitude inhérente à une carrière dans les arts de la scène, le programme attire des gens de partout

dans le monde, bien que la majorité des postulants proviennent du Canada. Pour décrocher l'une des places convoitées offertes dans le cadre du programme, les candidats doivent savoir mettre à profit leurs compétences et leur détermination. En plus de passer une audition ou de préparer un portfolio, ils doivent rédiger un texte de 750 mots expliquant les raisons pour lesquelles ils ambitionnent de suivre le programme.

Les heureux élus consacrent deux ans à acquérir de solides compétences dans trois secteurs clés : le jeu théâtral à large diffusion, que l'on peut notamment apprécier dans les grands théâtres, à la télévision et au cinéma; la création et l'interprétation d'œuvres personnelles; et enfin les arts communautaires. Au terme de leur formation, les élèves sont encouragés à retourner auprès des leurs ou à s'établir au sein d'une autre collectivité. De là, ils peuvent fonder leur propre troupe de théâtre et mettre en pratique les connaissances qu'ils ont acquises afin de favoriser leur extériorisation.

« Notre objectif ne consiste pas à former de futures vedettes. Nous veillons plutôt à encourager les élèves à faire leurs propres choix et à acquérir les compétences dont ils ont besoin pour assurer leur survie dans le monde artistique. De plus, nous cherchons à donner un certain élan à notre entreprise en favorisant la création d'œuvres originales afin d'éviter d'être à la merci de l'industrie dominante », déclare M^{me} Lauzon.

À l'encontre des programmes universitaires de création artistique, l'enseignement qu'offre le Centre for Indigenous Theatre s'inspire de la culture traditionnelle autochtone. C'est ici qu'interviennent les sages et les conteurs



Les élèves qui fréquentent le Centre for Indigenous Theatre apprennent diverses techniques liées à l'art théâtral.

traditionnels. En outre, la formation ne saurait être complète sans qu'une quelconque attention soit accordée à la fabrication de tambours, à l'utilisation des masques ainsi qu'aux danses et aux chants traditionnels.

« L'expérience que les élèves ont la chance de vivre est à la fois stimulante, enrichissante et éprouvante », souligne M^{me} Lauzon. Pour cette raison, le centre entretient une relation étroite avec le Native Child and Family Services of Toronto, un organisme mandaté pour prodiguer des conseils aux élèves qui doivent, souvent pour la première fois de leur vie, se séparer de leur famille et être privés du soutien de leur collectivité.

« Les personnes d'origine autochtone se voient offrir d'intéressantes occasions de s'exprimer, de se raconter. J'ai bon espoir que les peuples autochtones pourront, par l'entremise du théâtre et de ses techniques, retrouver le plaisir de l'expression et du jeu, retrouver le simple plaisir d'exister. »

Pour obtenir plus de renseignements, visitez le site Web du Centre for Indigenous Theatre à l'adresse www.interlog.com/~cit/cit.html *

L'enseignement par le théâtre, l'histoire et la danse

par Diane Koven

Là où la plupart des gens n'auraient pressenti que des déboires, **Melvin** et **Rosa John** ont trouvé un filon, qu'ils ont su exploiter avec une efficacité telle qu'une entreprise florissante a vu le jour. Établie en Alberta, leur entreprise, qu'ils ont baptisée le Kehewin Native Performance & Resource Network, traduit, par le théâtre et la danse, les histoires et les récits autochtones.

L'idée a pris forme peu après que M. John a décidé de s'inscrire à la Trent University, en Ontario, pour suivre un programme préparatoire à un diplôme en études autochtones. M. John, sa conjointe Rosa, alors enceinte de neuf mois, et leurs trois enfants, ont donc plié bagage, quittant l'Alberta pour jeter l'ancre dans la ville universitaire qu'est Peterborough. Étant diplômée de la Trent University en études autochtones et en art théâtral, M^{me} John avait gardé de bons souvenirs de son séjour dans cette région, et toute la famille était emballée à l'idée de se lancer dans une telle aventure.

Cependant, les enfants de la famille John ont vite été la cible des railleries et du harcèlement des autres écoliers, qui n'avaient jamais côtoyé de jeunes autochtones portant les cheveux longs et assistant à des cérémonies et à des événements culturels. C'est alors qu'une idée originale a germé dans l'esprit des John. « Nous avons décidé de visiter les écoles pour y faire connaître notre mode de vie », explique M^{me} John.

Il n'a pas fallu de temps pour que les conférences données par le couple soient courues. « Rapidement, les autres enseignants se sont mis à solliciter notre présence dans leur classe pour que nous y relations nos histoires, mentionne M^{me} John. Lors d'une réunion d'enseignants, nous avons été le point de mire des discussions. Il n'en fallait pas davantage pour que, peu de temps après, nous entreprenions la tournée des écoles. » Un recueil intitulé *Inside the Circle* collige toutes les histoires que le couple se plaît à raconter.

Promue par le Kehewin Native Performance & Resource Network, la troupe de théâtre et de danse est populaire partout en Amérique du Nord.

L'étape qui devait en toute logique succéder à la narration d'histoires consistait à adapter les récits pour en faire des pièces de théâtre. Forts de leur expérience dans ce domaine, les deux conjoints ont fait équipe avec des jeunes des Premières nations de Curve Lake et de Hiawatha afin de monter des pièces de théâtre et des spectacles de danse. Par la suite, ils ont formé une troupe de sept ou huit jeunes et ont réussi à obtenir une subvention du Conseil des arts de l'Ontario. Ils étaient lancés.

Dès que M. John a empoché son diplôme, les deux conjoints ont décidé d'enrichir leur curriculum en poursuivant une maîtrise en beaux-arts à l'University of Calgary. L'Ouest canadien a de nouveau offert l'hospitalité à la famille John. Une fois établi à Calgary, le couple a réuni près de 30 personnes pour créer une troupe de théâtre communautaire. Les costumes, les chorégraphies et les frais de déplacement étaient tous des dépenses que couvraient les subventions reçues. Au terme de leurs études, M. et M^{me} John ont choisi de rentrer au bercail, où les attendaient les autres membres de la nation crie de Kehewin, en Alberta. De là, ils ont commencé à exploiter le Kehewin Native Performance & Resource Network, un réseau qui fait la promotion d'une troupe de danse et de théâtre populaire.

La troupe présente des pièces de théâtre ainsi que des récits autochtones en plus d'organiser des pow-wow et des spectacles de danse contemporaine. Elle se met en vedette dans les écoles et les centres communautaires partout au Canada et aux États-Unis. Ce sont M. et M^{me} John eux-mêmes qui s'affairent à donner de la formation aux artistes, et certains d'entre eux font maintenant



carrière à la télévision. Les activités de l'entreprise familiale ont suscité l'intérêt de **Monique, Jody, Violet** et **Beany**, les enfants de la famille John, de plusieurs neveux et nièces du couple ainsi que de bien d'autres jeunes de la collectivité.

Le couple s'y est pris de mille et une façons pour conquérir les jeunes de toutes les régions du pays. « Chaque année, notre entreprise organise le Youth Conference Festival Pow-Wow, un pow-wow dans le cadre duquel des artistes viennent de divers endroits pour partager leurs talents avec les jeunes de la région », ajoute M^{me} John.

Pour obtenir plus de renseignements, visitez le site Web du Kehewin Native Performance & Resource Network à l'adresse www.knprn.ab.ca *

Bâtisseurs de l'économie autochtone est publié par Affaires indiennes et du Nord Canada (AINC).

Production : Anishinabe Printing
Rédactrice en chef : Sue Baker
Révisseurs du texte anglais : Wendy MacIntyre et Terry McDonald
Révisseurs du texte français : Line Nadeau et Jacinthe Bercier

Les articles du présent numéro peuvent être repris en tout ou en partie avec la permission de *Bâtisseurs de l'économie autochtone*, Direction générale des communications, AINC, bureau 1901 Les Terrasses de la Chaudière Ottawa (Ontario) K1A 0H4

Téléphone : (819) 953-9349

Publié avec l'autorisation du ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien

Ottawa, 2002

QS-6145-019-BB-A1

www.ainc-inac.gc.ca



Imprimé sur du papier recyclé

Sonny MacDonald

À la découverte d'inspiration artistique dans la nature

par Tara Lee Wittchen

Lors d'une balade en forêt ou le long d'une rivière, la plupart des gens font la découverte de souches, de branches mortes, de pierres et parfois d'os ou de bois d'animal. Toutefois, lorsque **Sonny MacDonald** erre dans la nature, il y aperçoit des œuvres d'art en devenir.

« Les matériaux que je sculpte me donnent la possibilité de créer des œuvres selon le concept du trait simple », explique M. MacDonald, confortablement installé dans sa résidence à Fort Smith, dans les Territoires du Nord-Ouest. « La technique consiste à trouver l'inspiration à partir du matériau à l'état naturel. Par exemple, une branche ou une racine évoquent aisément la courbe d'un membre. »

Partout où il va, M. MacDonald apporte avec lui un marqueur noir, au cas où il serait animé d'un souffle créateur lors d'une escapade dans les bois ou à la campagne.

« L'âme artistique est vagabonde à un point tel qu'une simple souche, une corne ou n'importe quel autre objet parviennent à faire naître instantanément une image », explique l'artiste, qui avoue tracer des repères sur tous les matériaux qu'il déniche. « Si j'omets de le faire, il y a de fortes chances que l'idée qui a mûri dans mon esprit à l'instant précis où j'ai aperçu la pièce à sculpter s'estompe pour ne jamais revenir », fait-il remarquer.

Déné chipewyan, M. MacDonald est un sculpteur autodidacte qui crée ses œuvres à partir d'os, de corne, de bois d'animal, de stromatolithe, de pierre, de glace, de neige et de bois. Les huarts, les ours polaires, les corbeaux, les poissons, les aigles, les tambours et les chutes d'eau font partie des sujets que l'artiste se plaît particulièrement à représenter. À l'occasion de la visite du pape Jean-Paul II dans les Territoires du Nord-Ouest, en 1987, on a sollicité le talent de M. MacDonald pour la

confection d'un trône. L'artiste a créé un produit magnifique, résultat de la métamorphose de deux immenses bois d'original.

« Il n'y a rien que l'on ne puisse sculpter, dit-il. Toutefois, la tâche semble plus difficilement réalisable lorsque l'on ambitionne de sculpter, par exemple, un animal en ayant entre les mains un bloc de bois ou tout autre matériau de forme carrée. Un morceau de bois, une corne ou une pierre épousant une silhouette irrégulière semblent à tout le moins vouloir transmettre des idées. »

Bien qu'il n'ait reçu aucune formation officielle en art, M. MacDonald a su perfectionner sa technique en acquérant de l'expérience et en observant la terre. Avant de prendre sa retraite il y a deux ans et demi, il occupait un poste d'agent de gestion des ressources au sein du gouvernement territorial. « J'ai grandi sur ces terres. J'y ai chassé, pêché et travaillé. En exerçant la fonction d'agent de gestion des ressources, j'ai eu la chance de découvrir ces petites choses pleines de vie, que je tente de représenter dans mes sculptures. »

M. MacDonald vend ses sculptures depuis maintenant plus de 20 ans. Il a voyagé sur trois continents en vue de prendre part à des expositions commerciales artistiques. Sur demande, l'ancien premier ministre Pierre Elliot Trudeau, l'ancien gouverneur général Ed Schreyer, le prince Philip, le duc d'Édimbourg ainsi que de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest, Canards Illimités Canada et bien d'autres se sont procuré une sculpture façonnée par



Photo prise par Lawrence Cook et reproduite avec l'autorisation du Centre de l'art indien, AINC

Par sa sculpture intitulée *Ivory Eagle Head*, **Sonny MacDonald** prouve à quel point il se laisse inspirer par la nature.

M. MacDonald. En hiver, dès que la saison touristique tire à sa fin, l'artiste déserte sa boutique et amorce la tournée des écoles afin d'enseigner aux jeunes les rudiments de la sculpture. Par ailleurs, il assure la présidence du Northwest Territories Arts Council en plus de siéger au Comité du bassin du fleuve Mackenzie.

« Je suis incapable de tracer une ligne droite, en compensation j'arrive à sculpter à peu près n'importe quoi », déclare M. MacDonald.

Pour obtenir plus de renseignements, veuillez communiquer avec Sonny MacDonald en composant le (867) 872-5935. ★

Tara Lee Wittchen est une rédactrice-révisseuse d'ascendance européenne et ojibway.

Une boutique-cadeaux et une galerie d'art assurent l'indépendance des artistes autochtones

par Wendy MacIntyre

Grâce à une importante décision qu'il a prise il y a huit ans, **Ronald A. Sebastian** (**Gwin Butsxw**) a modifié le cours de sa vie et celui d'autres artistes de la collectivité. Dans l'intention de réaliser un rêve qu'il caressait depuis longtemps, l'artiste gitksan et wet'suwet'en a fait l'acquisition d'un immeuble bordant la route 16 à New Hazelton, en Colombie-Britannique.

Le 26 novembre 1993, l'immeuble en bois rond arborait une nouvelle inscription : RAS Fine Arts. La boutique-cadeaux et la galerie d'art recèlent des sculptures en bois, des bijoux et des imprimés, œuvres de M. Sebastian, en plus de présenter des réalisations d'autres artistes et artisans de la région.

Aux yeux de M. Sebastian et de ses collègues, l'indépendance que permet l'ouverture de l'entreprise est sans doute la reine de toutes les récompenses. « Grâce à RAS Fine Arts, nous avons dit adieu aux intermédiaires », explique **Tracy Sebastian**, qui, en plus d'être la conjointe de M. Sebastian, assure les fonctions d'artiste, de mère de quatre enfants et d'administratrice de l'entreprise. M. Sebastian fait figure depuis des décennies dans le monde des arts autochtones. En effet, des musées et des collections privées de partout en Amérique du Nord, en Europe et au Japon réservent une place à ses œuvres. Cependant, lorsqu'il a considéré les galeries commerciales des grandes villes comme points de vente, M. Sebastian s'est heurté à une douloureuse réalité, qui avait été le lot de bien d'autres artistes autochtones avant lui. De fait, les galeries étaient prêtes à acheter ses œuvres à un prix dérisoire et, sur la valeur de revente, elles empochaient un profit substantiel.

« L'artiste est victime d'une terrible injustice », souligne M^{me} Sebastian, en ajoutant que RAS Fine Arts a permis de tourner la situation à l'avantage des artistes. « Nous agissons en notre propre

Par l'entremise de sa propre galerie, **Ronald A. Sebastian** assure la vente de ses œuvres.

À l'arrière-plan, on peut voir *Carrier Beaver*, une sculpture que Ronald A. Sebastian et Earl Muldon ont réalisée conjointement.
— Photo à l'arrière-plan prise par Lawrence Cook et reproduite avec l'autorisation du Centre de l'art indien, AINC



nom et au nom de notre peuple », dit-elle, non sans une pointe de fierté.

M. Sebastian a su parfaire son admirable talent de sculpteur et de concepteur après avoir terminé ses études à la Kitanmax School of Northwest Coast Indian Art. C'est au début des années 70 qu'il a fréquenté cette école d'art autochtone réputée, située dans le village 'Ksan, à Hazelton. D'un morceau de bois, ses doigts agiles font naître des masques, des bols, des boîtes en bois cintré, des bâtons d'orateur, des bâtons de rythme, des murales et des mâts totémiques. Ses imprimés ont servi à illustrer des livres d'art. Les bijoux en or et en argent sculptés à la main et moulés sont sources de convoitise, surtout ses modèles exclusifs d'alliances, et sont offerts comme cadeaux de graduation ou d'anniversaire.

Parmi les commandes reçues, notons les murales que l'artiste a réalisées en compagnie de son collègue **Earl Muldon**. Ces murales viennent orner le hall d'entrée de l'édifice d'Affaires indiennes et du Nord Canada, à Hull, au Québec. Par ailleurs, l'University of Northern British Columbia, à Prince George, a demandé expressément à M. Sebastian de sculpter de magnifiques portes donnant accès à des salles du Sénat de l'université et de fabriquer des chaires et un bâton d'orateur sophistiqués, dont le recteur et le chancelier de l'université pourront se servir lors d'événements spéciaux. Sur la devanture de la galerie d'art de Prince George, les visiteurs peuvent également admirer un totem

de 10 mètres de hauteur, fruit des efforts de M. Sebastian.

Les totems suscitent un intérêt marqué; c'est pourquoi M. Sebastian met à profit les talents de son équipe de sculpteurs afin de répondre aux besoins de clients de partout dans le monde. Le site Web de RAS Fine Arts a été conçu de façon que les clients accèdent facilement à un bon de commande à partir duquel ils peuvent préciser leurs besoins et connaître le coût estimatif de leur demande.

M^{me} Sebastian confirme que le site Web joue un rôle prépondérant dans la commercialisation des œuvres offertes par RAS Fine Arts. Elle ajoute que la haute saison touristique attire un grand nombre de visiteurs dans la région. « En plus de recenser plusieurs villages historiques autochtones, la région est un lieu de prédilection pour les chasseurs et les pêcheurs. »

Si les Sebastian ne dépendent plus des autres galeries commerciales pour assurer leur survie, la route qu'ils ont empruntée n'est pas toujours sans embûches. « Nous sommes parfois confrontés à des situations pénibles, admet M^{me} Sebastian. Mais en nous serrant les coudes, nous arrivons à surmonter les obstacles qui jonchent notre route. Il n'y a pas un jour qui passe sans que je récite une prière. »

Vous pouvez visiter le site Web de RAS Fine Arts à l'adresse www.northernwoodarts.com *

Pleins feux sur des entrepreneurs autochtones

par Diane Koven

Brenda Chambers est une entrepreneure autochtone prospère qui se plaît à faire connaître d'autres gens d'affaires autochtones ayant du succès; c'est sans doute pour cette raison qu'elle en a fait une profession. Située à Vancouver, sa société de production baptisée Brenco Media assure notamment la réalisation de *Venturing Forth*. Produite pour le Réseau de télévision des peuples autochtones, cette nouvelle série télévisée de une heure trace le portrait du monde des affaires autochtone en embrassant toutes les régions du Canada.

Ayant à son actif 17 années d'expérience dans le domaine de la télédiffusion autochtone, M^{me} Chambers est hautement qualifiée pour mener à bien son tout dernier projet. Tlingit membre des Premières nations de Champagne et de Aishihik, au Yukon, elle a poursuivi des études en télédiffusion à Edmonton. Une fois son diplôme en poche, elle a regagné le Nord afin de participer à l'épanouissement de la Société Radio-Canada Nord et du Réseau de télévision des peuples autochtones.

M^{me} Chambers travaillait pour la chaîne Northern Native Broadcasting, à Whitehorse, lorsqu'elle a réalisé *Nedaa*, une série documentaire de type magazine diffusée sur les ondes de la Société Radio-Canada Nord. L'émission, qui abordait bon nombre de sujets importants aux yeux des Autochtones, a connu un succès tel que plusieurs chaînes de télévision canadiennes et étrangères se l'arrachaient.

Il y a six ans, M^{me} Chambers a jugé, après mûres réflexions, qu'il était temps pour elle de sauter le pas et de fonder sa propre entreprise, Brenco Media. À peine s'était-elle lancée dans l'aventure que les contrats pour la Société Radio-Canada et pour d'autres clients se sont mis à affluer. « J'ai su établir de bonnes relations avec des personnes d'influence; je connais tous les producteurs et les techniciens autochtones au pays », explique-t-elle, en précisant que les rapports qu'elle entretient lui ont été d'une aide précieuse au moment de



Brenda Chambers prend plaisir à faire connaître le vécu inspirant d'entrepreneurs autochtones prospères.

au soleil dans un monde où l'homme est roi, c'est assez fabuleux. Et le fait qu'elle soit autochtone n'a absolument rien à voir. » Par ailleurs, aux yeux de M^{me} Chambers, on peut difficilement taire le succès que connaît Corey Hill, une jeune femme mohawk qui a fondé un centre de santé à Ohsweken, en Ontario. (Un article portant sur Corey Hill a été publié dans le numéro d'avril 2001 de *Cercles de lumière*.)

« L'expérience vécue par ces entrepreneurs est pour moi source d'inspiration, explique-t-elle. Et je dois avouer que le vécu des femmes d'affaires me fascine davantage. Un certain nombre de jeunes femmes se lancent en affaires de leur propre chef, donnant ainsi naissance à une entreprise qu'elles ont créée de toutes pièces. »

Les émissions que M^{me} Chambers réalise requièrent de la recherche, lui donnant du coup la possibilité de croiser la route d'un grand nombre d'entrepreneurs hors du commun. « Trente-neuf personnes issues d'un bout à l'autre du pays ont tenu la vedette dans mes réalisations, mentionne-t-elle. Les embûches que ces personnes ont dû franchir pour atteindre leurs objectifs leur ont néanmoins permis d'apporter une contribution exceptionnelle au sein de leur collectivité. »

Le sens des affaires qui décrit si bien M^{me} Chambers lui donne l'avantage de repérer aisément ceux et celles qui possèdent, tout comme elle, un profil d'entrepreneur et qui, à leur tour, veillent à alimenter son succès dans le monde des affaires.

Pour obtenir plus de renseignements, veuillez visiter le site Web qui se trouve à l'adresse www.venturingforth.com *

lancer son entreprise. En effet, la femme d'affaires a édifié son équipe de travail, formée d'auteurs, de producteurs et de cadres, en regroupant des travailleurs indépendants, la majorité d'entre eux étant d'origine autochtone. L'accueil chaleureux que le public a réservé à l'émission-pilote *Venturing Forth* a fait en sorte que M^{me} Chambers a pu dénicher des commanditaires intéressés à réaliser une série de 13 émissions. Affaires indiennes et du Nord Canada a subventionné l'ensemble du projet en plus de parrainer une tranche de la série par l'entremise de l'Initiative sur la participation des Autochtones au marché du travail. En janvier dernier, l'entrepreneure a amorcé la réalisation d'une deuxième série.

M^{me} Chambers prend plaisir à faire connaître le vécu inspirant d'entrepreneurs autochtones prospères. Elle n'hésite pas à partager son admiration pour des personnes telles que Shirley Dunning, propriétaire d'Environmental Electronic Electrical Services Inc. à Fort McMurray, en Alberta. (Un article portant sur Shirley Dunning a été publié dans le numéro de juin 2000 de *Cercles de lumière*.) « Une femme à la tête d'une entreprise spécialisée dans les sables bitumineux qui réussit à trouver sa place

Portrait

La passion fait l'artiste

Michael Lonechild

Première nation crie de White Bear

Artiste

par Fred Favel

« Très tôt, je me suis découvert un talent qui m'obsédait au point que je voulais y consacrer mes journées entières. Même si mes œuvres n'avaient jamais trouvé preneurs, je peindrais encore aujourd'hui, puisqu'il s'agit là d'une activité que je pratique pour moi-même. Quand je songe à la façon dont je me suis épanoui ou à mes sources de motivation, je crois que la peinture a eu sur moi un effet thérapeutique. Je m'assois tout simplement, j'oubliais tout le reste et je créais... Ma liberté d'action était sans limite, et personne ne pouvait me dicter ma conduite. C'était une réalisation personnelle. »

Dans les scènes d'autrefois défilent des cabanes en rondins et des chevaux tirant des charrettes chargées de bûches ou d'arbres à couper pour alimenter le feu. Des enfants emmitoufflés se protègent du froid hivernal. Des trappeurs arpentent les bois, des chevaux galopent dans les champs et des loups solitaires traquent la broussaille. Les peintures de Michael Lonechild évoquent agréablement le passé, une époque faite de simplicité, en l'absence d'électricité et d'eau courante. Pour beaucoup de gens peut-être, cette période apportait des jours plus heureux.

Né au sein de la Première nation de White Bear, Michael Lonechild se souvient, avec un soupçon de nostalgie, de la vie qui régnait dans la réserve. « Nous habitions des logements médiocres terriblement difficiles à chauffer. Je peux difficilement l'oublier, car je devais rentrer des tonnes de bois. Nous n'avions ni eau courante ni toilette intérieure. Mes parents étant alcooliques, nous avons traversé des périodes creuses lorsqu'ils se mettaient à boire. Nous étions 12 enfants, et la situation à laquelle nous faisons face n'avait rien de facile. » Heureusement, de doux souvenirs lui font revivre les bons moments qu'il passait en plein air avec son père. « Il m'emmenait chasser, pêcher et piéger. Ce n'était pas par plaisir, mais bien par nécessité étant donné que nous vivions au sein d'une famille nombreuse. »

À force d'observer son père et son oncle faire des esquisses à la maison, Michael Lonechild s'est vu transmettre le désir de peindre. Il voulait leur emboîter le pas. À son retour du pensionnat, il a accordé à la peinture une place honorable dans sa vie. « J'ai accompli de menus travaux. Par exemple, je trimais dur à transporter des bottes de foin. J'ai aussi continué de peindre. Financièrement parlant, il était plus rentable pour moi de vendre mes toiles que de travailler à ces divers travaux. » À l'âge de 19 ans, M. Lonechild a trouvé épouse. Pour être en mesure de subvenir aux besoins de sa conjointe et de son enfant, il a décidé de faire de son passe-temps un emploi.

Sa première véritable percée dans l'univers artistique, il la doit à un prêtre catholique, qu'il nomme affectueusement père Joe. Fin connaisseur, le père Joe Suroviak s'était fait vanter les toiles réalisées par M. Lonechild. « Même si j'étais bien déterminé à vendre des toiles, mes efforts étaient sans résultat depuis plusieurs semaines. J'ai alors montré mes œuvres au père Joe, qui se disait fort impressionné, au point qu'il a pratiquement acheté l'ensemble de mes tableaux. » Effectivement, le père Joe s'était procuré toutes les œuvres de l'artiste à prix d'aubaine; après quoi, il est devenu son gérant. Dans l'intention de faire connaître le talent de M. Lonechild, il a alors monté une première exposition à l'hôtel de ville à Estevan, assumant les dépenses engagées dans le cadre de l'événement et remettant au peintre les recettes amassées. Jamais M. Lonechild n'a eu l'impression que le père Joe essayait de l'exploiter, ce dernier lui ayant été d'une aide précieuse au moment où il tentait de se frayer un chemin dans le monde des arts. « Il a géré ma carrière pendant quatre ou cinq ans. Mes affaires ont trouvé un second souffle, ne me laissant aucun temps libre pour me dénicher un travail. Grâce au père Joe, j'ai pu canaliser toute mon énergie sur mes pinceaux. »

Artiste plein d'avenir, M. Lonechild s'est établi à Carlyle, une communauté voisine de la réserve. C'est là qu'il a dégotté une maison où nicher sa famille. Il a alors entrepris une vie gravitant autour de la peinture et truffée de voyages un peu partout au pays, en quête d'expositions et d'acquéreurs pour ses œuvres. Il a notamment fait étalage de ses toiles dans des endroits aussi prestigieux que la Gainsborough Art Gallery, à Calgary,

ville où il a d'ailleurs découvert son principal marché. Il a alors retenu les services d'un agent professionnel et a consacré plusieurs années de sa vie à Calgary, créant des œuvres destinées à être exposées dans diverses galeries. Puis, il a croisé la route d'un homme qui allait devenir l'un de ses importants clients, prêt à acheter ses toiles avant même qu'elles soient conçues. Comme il n'avait pas à confier ses œuvres à un consignataire,

M. Lonechild gagnait bien sa vie et pouvait offrir un certain confort à sa famille. Au cours de ses déplacements, il a mis le cap sur Toronto.

Quelle ne fut pas sa joie de constater que le marché de l'Est lui réservait un accueil tout aussi chaleureux que celui de l'Ouest. Il a connu un franc succès, son nom s'étant imposé dans le milieu des artistes, et ce, à l'échelle du pays. Dans les cercles artistiques, il n'est pas rare d'entendre les gens se demander : « Avez-vous un Lonechild? »

Le travail et les déplacements de l'artiste ont grugé petit à petit sa vie personnelle. Résultat : son mariage n'a pas tenu le coup. Il lui a fallu quelques années pour se relever. Il s'est remarié et est retourné vivre à White Bear, amenant avec lui sa femme Sarah et sa belle-fille Teaga. Tout comme son moral, la passion de M. Lonechild s'est ragaillardie. Récemment, Washington, D.C., a été l'hôte d'une exposition organisée par l'artiste et parrainée par une société albertaine d'exploitation de pipeline.

À l'opposé de ses œuvres, qui explorent le continent, M. Lonechild est devenu sédentaire. Il préfère sillonner les routes de campagne à bord de son Jeep Cherokee. Maintenant conseiller pour la Première nation de White Bear, il est responsable du dossier du logement et parle avec fierté des récentes améliorations apportées aux résidences de la réserve.

La place que M. Lonechild réserve à la peinture dans sa vie actuelle est dictée en fonction du temps dont il dispose. « Il serait inconcevable de me lancer dans la création d'une œuvre si je ne dispose que de deux heures devant moi. Deux heures, c'est le temps dont j'ai besoin pour faire naître une idée. Je ne peux me mettre à l'œuvre à l'instant même où je prends place devant une toile vierge. En règle générale, je me fixe comme objectif de produire deux grandes peintures par mois. Les petits tableaux exigent, de toute évidence, moins d'heures de travail. » Si l'artiste arrive à travailler sans être interrompu, sept jours lui suffisent pour donner naissance à une grande toile. Certaines de ses créations se vendent à un prix enviable. De fait, un client de l'Arizona a déboursé jusqu'à 8 000 \$ pour se nantir d'un Lonechild. En moyenne, les chefs-d'œuvre du peintre ont une valeur variant de 3 000 \$ à 6 000 \$ la pièce.

M. Lonechild est solidement enraciné au sein de sa collectivité. L'idée de n'être qu'une personne parmi tant d'autres ne lui déplaît pas du tout. « J'adore ce style de vie. J'ai droit au même traitement que les autres. Je sens que je fais réellement partie de la communauté de White Bear. » Depuis qu'il vit au sein de sa collectivité natale, sa carrière d'artiste a pris un tournant intéressant. « De plus en plus, mes toiles attirent des personnes de mon entourage, ce qui était plutôt rare il y a 10 ou 15 ans. »

Regardant son passé avec philosophie, M. Lonechild se rappelle ses meilleures années. « Au début des années 80, période venant mettre un terme à l'ère prospère du pétrole en Alberta, les gens dépensaient sans compter. » Aujourd'hui, ses toiles sont toujours très recherchées, comme en témoigne le site Web de l'artiste. De fait, des étiquettes portant l'inscription *Vendu* sont apposées sur un bon nombre d'œuvres et de reproductions à tirage limité signées Lonechild. « Peindre, c'est ma passion. J'ai du mal à m'en détacher, bien que je sois conscient qu'il me reste une foule de choses à découvrir. Les artistes gagnent en popularité après des années dans le métier. En fouillant dans l'histoire, on remarque que les maîtres de

l'art avaient tous franchi le cap des 80 ans. Il me semble que j'en suis encore à faire mes débuts dans le monde de la peinture. Les vraies belles toiles sont encore hors de ma portée. Mais si je persiste, j'ai bon espoir que je deviendrai un grand peintre. »

On peut consulter le site de Michael Lonechild à l'adresse www.lonechild.com

Fred Favel est un rédacteur et un consultant en communication d'ascendance autochtone.

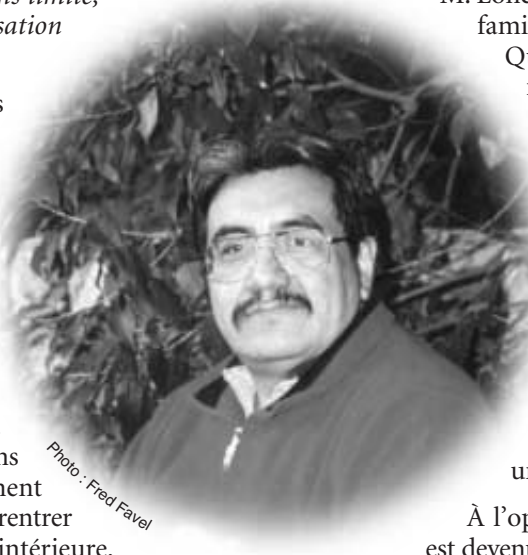


Photo : Fred Favel

